

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1977)
Heft: 1725

Artikel: Noël au village
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-686205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOËL AU VILLAGE

by

MAURICE ZERMATTEN

Pour retrouver la vraie poésie de Noël ne faut-il pas remonter le cours du fleuve et prendre pied, un instant, sur les terres lointaines de l'enfance? Là-haut, dans ces temps qui nous semblent hors du temps, le mystère et la grâce s'épanouissaient en larges roses blanches; elles tombaient du ciel, une nuit, avec l'abondance des flocons. Et la terre et le paradis ne formaient plus qu'un vaste domaine enchanté.

Ma paroisse de ces saisons d'autrefois se composait de plusieurs villages. L'église, accrochée au milieu de la pente, dominait les uns, était dominée par les autres. Centre de toute vie religieuse, elle appelait, chaque dimanche, par la voix de ses cloches, un millier de fidèles au recueillement et à la prière. Ils venaient tous à pied car nous n'avions pas de route carrossable. Ceux de La Crettaz marchaient une heure et demie, à contre-pente, avant d'atteindre la large maison blanche. Nous les voyions arriver, été comme hiver, oui, même l'hiver, ruisselant de sueur et s'essuyant le front avec d'immenses mouchoirs de poche à carreaux rouges et blancs. L'été, les hommes, avant d'entrer dans le sanctuaire, remettaient leur veste de drap sombre, et les femmes, leur caraco. L'hiver, on voyait sortir de leur bouche ou de leurs narines des colonnes légères de vapeur. L'église n'était jamais chauffée; une longue rumeur de catarrhe s'épandait sur les *Ora pro nobis* et les *Deo gratias*.

Mais il y avait aussi ceux d'Eson, qui descendaient, eux, vers l'autel du Seigneur, marchant une heure, par groupes noirs, quelle que fût la saison, et ceux de Praz-Jean, et ceux de La Lurette, ceux de Liez et ceux de Trogny, tous requis par le carillon. Nous, nous venions de Suen vers le chef-lieu; notre village n'était qu'à une dizaine de minutes du clocher. Nous avions le temps. Arrivés les premiers, nous regardions déboucher sur la placette tout ce peuple d'hommes, de femmes, d'enfants que nulle fatigue ne retenait à la maison, même les dimanches de pluie, même les dimanches de tempête. Tout le monde se connaissait. Nous formions vraiment une grande famille. Les femmes s'embrassaient, à la russe, sur la bouche. Tout le monde se tutoyait, sauf les enfants qui disaient *vous* à leurs

parents; tout le monde s'appelait par son prénom. Famille chrétienne, vraiment, enfants du même Dieu; le cimetière, autour de l'église, alignait quelques centaines de croix de bois identiques. La maison des vivants et la maison des morts n'étaient séparées que par l'épaisseur d'un mur.

Trois coups sonnaient, après un silence: il fallait entrer.

Rien n'était pareil la nuit de Noël. Immense nuit de décembre: le souvenir lui prête des dimensions surnaturelles. Sans doute, beaucoup d'entre elles eurent-elles leurs fleurs d'étoiles: je ne revois que des nuits d'un bleu opaque, striées de flocons. Le monde cessait d'être limité, de toutes parts, par de hautes chaînes de montagnes. Il s'épandait, lisse et plat, jusqu'à l'infini. Le regard qui cherchait des pistes dans les balancements de la neige ne découvrait rien d'autre que de vacillants points de lumière, piqués dans l'ombre, mobiles, apparus, disparus, reparaissant un peu plus proches sur les chemins invisibles qui conduisaient à l'église.

C'était le même peuple, c'étaient les mêmes gens qui montaient ou descendaient à Saint-Martin pour la messe, mais rien ne les signalait à nos yeux que la clarté pâle de leurs falots. Vieilles lanternes qu'ils utilisaient entre la grange et l'étable, entre le village et le mayen: ce soir de Noël, il s'agissait vraiment de la migration des bergers de Palestine appelés à Bethléem par l'étoile miraculeuse. De très lointaines prophéties s'accomplissaient; le fruit des psaumes mûrissait à l'arbre du temps. Personne sauf les tout vieux, les tout petits et les malades, n'aurait accepté de manquer ce rendez-vous avec le plus grand événement de l'histoire humaine. Ils étaient tous en marche au cœur de la nuit vagabonde. Ils parlaient à peine. Du reste, ils devaient avancer à la file indienne dans la piste étroite ouverte dans la neige et ne se seraient pas entendus. Des rafales de vent passaient. Elles passent du moins dans mon souvenir, apportant des musiques célestes à fleur d'oreille et roulant dans les ténèbres refermées quelques lambeaux de carillon.

Nous étions depuis un long moment agenouillés sur le bancs de l'église que

nous entendions encore la porte s'ouvrir et se refermer, puis ce frottement des semelles sur les dalles, chacun s'efforçant de se débarrasser des sabots de neige qu'il traînait entre les clous. Le curé était patient. Nulle festin ne l'attendait à la fin de ses trois messes basses. Cette nuit appartenait à Dieu. Il ne la lui marcherait pas.

Enfin, la messe commençait.

Jamais la maison du Seigneur n'était plus belle qu'en cette heure glacée où nous nous sentions parcourus de frissons. Des guirlandes de bougies couraient, d'une paroi à l'autre, au-dessus du chœur, et répandaient en même temps que la lumière des odeurs qui nous donnaient de légers vertiges. De la tribune, tombaient des flots sonores où nous distinguions, cette nuit, des paroles françaises. Au lieu du latin des dimanches, voici que les chœurs nous offraient le

Il est né le divin (e) enfant
Sonnez, clairons, résonnez
musettes;
Il est né le divin (e) enfant
Chantons tous son avènement!

Et, bougre, nous le chantions, son avènement! Chacun se défoulait avec une générosité de soufflé admirable; le cantique montait par vagues épaisses vers les voûtes, et les morts, de l'autre côté de la paroi, devaient nous entendre avec ravissement. Tandis que les petits servants de messe balançaient l'encensoir aussi haut qu'ils le pouvaient; cependant que le curé faisait ses genuflexions devant le tabernacle entre deux oraisons et que des centaines de cierges jetaient dans l'espace des lumières de paradis, la foule élevait son cœur dans un seul élan vers la majesté nue de Dieu couchée dans la paille, au fond d'une étable de Palestine.

Où êtes-vous, merveilleux Noël d'autrefois? Nous allons encore à l'église mais les phares des automobiles effraient les anges qui passent dans le ciel et le divin (e) enfant est devenu adulte, hélas! Comme nous . . .

(By courtesy "Treize Etoiles")